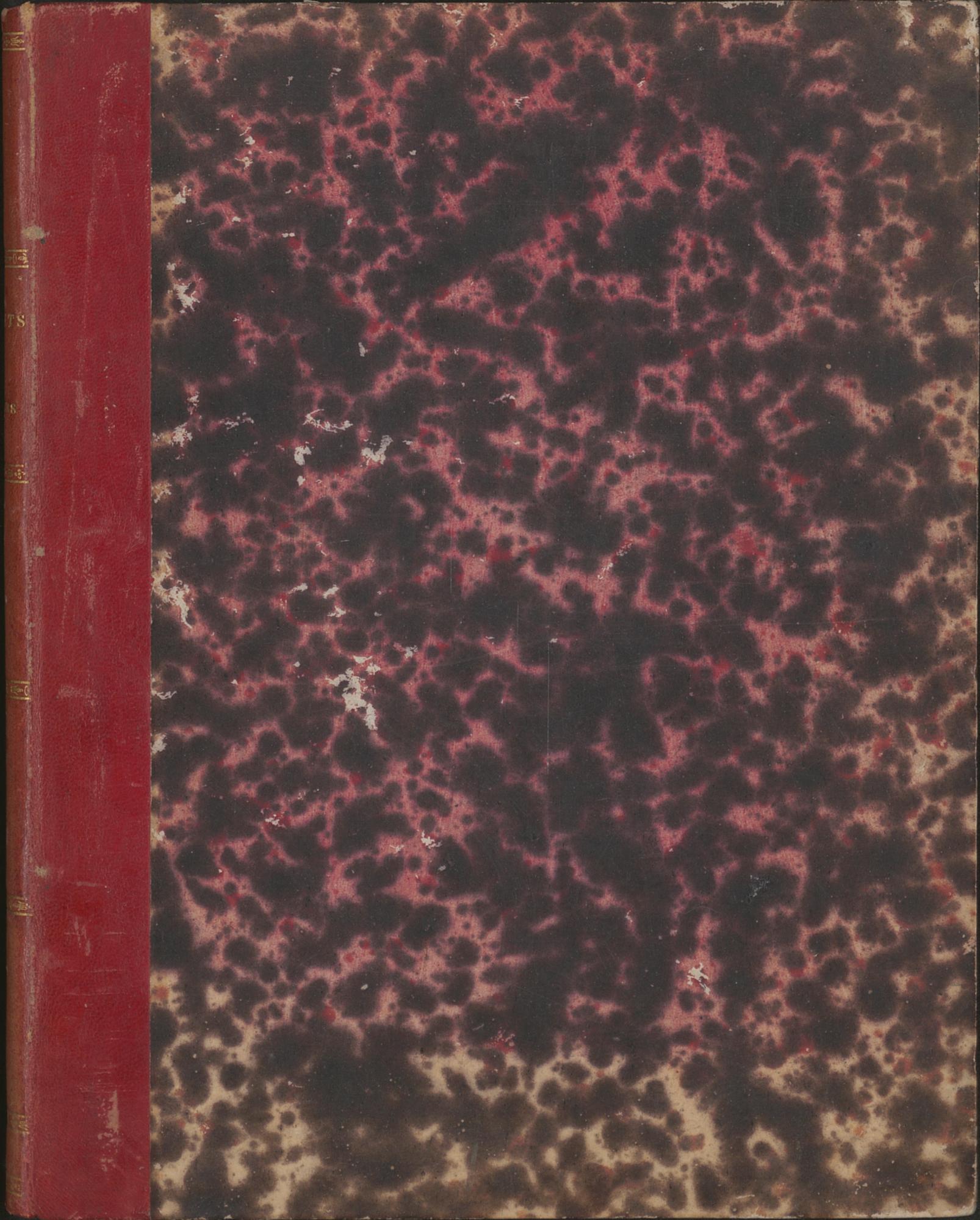


cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26

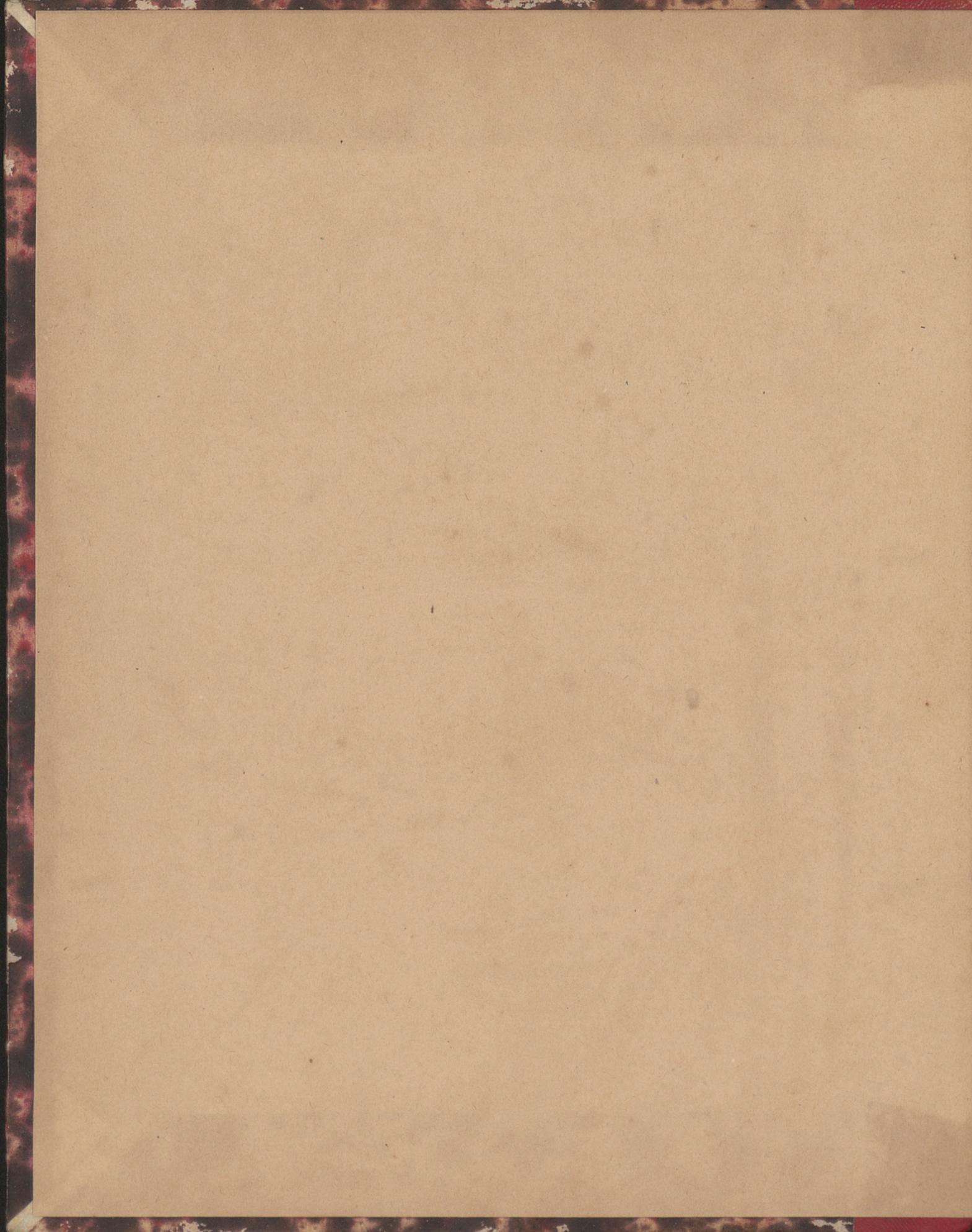


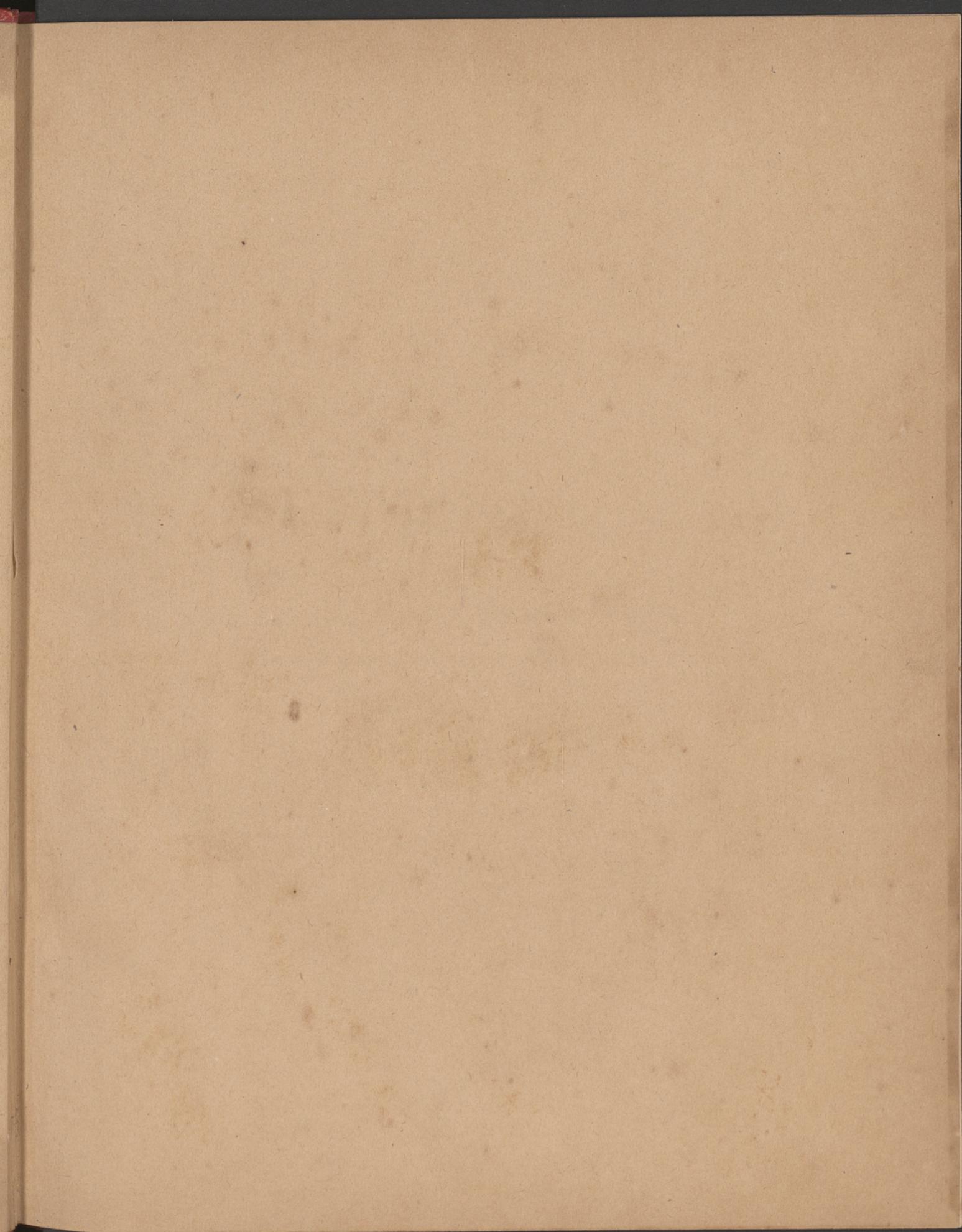
SUJETS

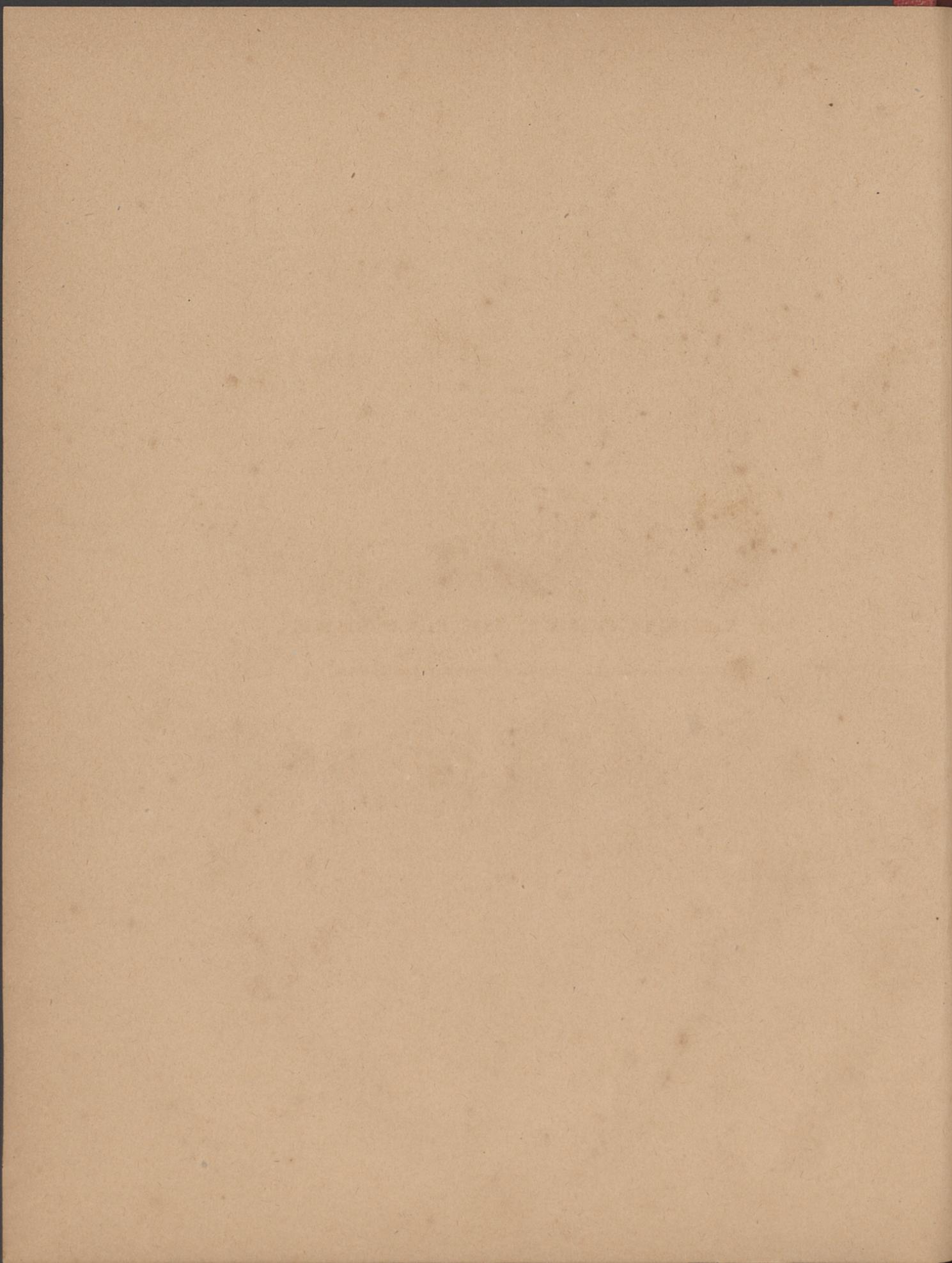
DIVERS











RESP PFXIX 87.11

# ÉLOGE

DE

**M. LE VICOMTE DE LAPASSE,**

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE.



ETAT

DE LA VILLE DE LA Roche-sur-Yon

ETAT

M. LE VICOMTE DE LA Roche-sur-Yon



# ÉLOGE

DE

## M. LE VICOMTE DE LAPASSE,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE.

---

En prenant aujourd'hui la parole pour tracer à vos regards, comme dans un dernier et solennel adieu, les grandes lignes de la vie du noble et cher confrère que nous avons perdu, je me sens en proie à un double sentiment de tristesse.

A la douloureuse nécessité de vous montrer le vide qui s'est fait parmi nous, se joint le regret d'être obligé de remplacer une voix plus autorisée que la mienne et plus digne du sujet que je suis forcé de traiter.

Cette voix s'élevait ici, il y a un an, pour vous signaler un autre vide que la Société n'a pas cru devoir se hâter de remplir, tant elle comprenait la grandeur de la perte qu'elle avait faite en la personne de M. Auguste d'Aldéguier, son président depuis de si longues années.

En exprimant, dans un langage ému, ses regrets personnels, M. Caze fut l'interprète fidèle de notre commune affliction.

Aujourd'hui, Messieurs, une maladie grave le retient, à son tour, loin de nous.

Puissé-je, en parlant de cette absence, me défendre de toute crainte, ou me persuader, du moins, que nos alarmes ne sont qu'une exagération de notre amitié (1)!

(1) Cet éloge a été lu à la Société archéologique, dans sa séance du 21 janvier 1868. M. Caze est mort le 31 mars.

Louis-Charles-Edouard, vicomte de Lapasse, est né à Toulouse, le 21 janvier 1792 (1).

Des études brillantes, accomplies au collège de Bordeaux, le préparèrent de bonne heure à cette vie d'activité intellectuelle qui fut le cachet particulier de son existence. Cependant la culture des lettres ne fut pas la préoccupation exclusive de ses jeunes années. Son nom, les traditions de sa famille, l'honneur de représenter seul toutes les gloires de sa race (2), le destinaient, comme ses ancêtres, à la noble carrière des armes.

Il avait environ vingt-deux ans lorsqu'il entra dans la maison du roi en qualité de *cheveu-léger*.

Que voulait-il, à cette époque? La gloire militaire avait-elle donc si bien fasciné l'esprit du jeune vicomte de Lapasse qu'il lui eût déjà sacrifié ses goûts littéraires?

Les plus brillantes destinées tiennent souvent à l'un de ces hasards dont les caprices voilent le doigt de Dieu.

L'homme s'agite dans le cercle étroit de ses pensées. Il se fait un avenir dont le présent est la base et, tout à coup, un événement imprévu renverse ses projets.

Paris avait, à coup sûr, de quoi séduire le vicomte de Lapasse. La cour, avec le prestige de sa renaissance, se présentait à son imagination avec tous ses attraits. Elle reliait aux grandeurs du passé toutes les espérances d'un heureux avenir.

C'était un beau réveil.

La Providence avait placé son berceau au seuil d'une révolution épouvantable. Les horreurs de 93 lui apparaissaient comme le souvenir lugubre d'un cauchemar douloureux et lourd, et les gloires du premier Empire n'avaient pu lui faire oublier les malheurs des Bourbons et les

(1) Son père, M. de Lapasse, descendait de l'antique famille espagnole de ce nom, dont plusieurs membres se sont illustrés sur les champs de bataille au service des comtes de Foix.

Sa mère appartenait à la famille des Cardaillac-Lomné, alliée aux plus grands noms du pays. Elle était cousine germaine du marquis d'Osmond, que nous retrouverons plus tard ambassadeur de la Restauration à Londres. Deux évêques de ce nom et de cette famille ont occupé successivement le siège de Comminges, supprimé par le concordat. Le dernier mourut, après l'exil et la suppression de l'évêché de Comminges, évêque de Nancy.

(2) M. le vicomte de Lapasse n'eut qu'un frère qui mourut jeune.

splendeurs de tant de grands règnes. Sa foi politique, puisée aux mêmes sources que sa foi religieuse, se nourrissait de la même sève et devait pousser dans cette riche nature, ardente et loyale, des racines profondes. L'une et l'autre devaient être à l'abri de toutes les atteintes.

Nous ne savons pas si le jeune vicomte de Lapasse eut jamais un goût prononcé pour la gloire militaire. Il est probable que ses aspirations les plus intimes ne tendaient pas de ce côté. D'ailleurs, aux premières années de la Restauration, la période guerrière était à peu près finie pour la France; les batailles commençaient à passer de mode. La société, fatiguée de tant de secousses et épuisée de tant de luttes, ne voulait que la paix. Elle avait besoin de retrouver la sécurité, la force et la prospérité dans le repos. Elle n'aimait pas les ruines que la Révolution avait semées. Si la Révolution fut un châtiment, ce châtiment devait avoir un terme. On pouvait déplorer les malheurs qu'elle avait faits et jouir des bienfaits qu'elle avait apportés : ils coûtaient assez cher. Les destinées des empires ne se réglaient plus avec l'épée; c'était à la diplomatie que la société renouvelée demandait la consolidation de ses constitutions récentes.

Le vicomte de Lapasse trouvait là une magnifique voie ouverte à sa haute intelligence, à son activité et à son dévouement à la chose publique.

Il y entra résolument.

Son oncle, le marquis d'Osmond, venait d'être nommé ambassadeur à Londres. Il s'attacha son neveu en qualité de secrétaire.

Jeune, actif, généreux, il apporta dans l'exercice de ces fonctions difficiles toutes les richesses d'une nature élevée. Ses débuts dans la carrière diplomatique obtinrent un succès éclatant. Ils attirèrent les regards de son gouvernement et lui valurent l'honneur d'être appelé au congrès d'Aix-la-Chapelle. Il y négocia, près du duc de Richelieu, la retraite des armées étrangères et y arrêta définitivement le règlement des charges financières qui, depuis les Cent-Jours, pesaient sur la France. Puis il passa comme chargé d'affaires à Hanovre, à Berne et à Naples (1).

(1) Envoyé à Hanovre au mois de mai 1818, en qualité de premier secrétaire de légation, M. de Lapasse y fut bientôt *chargé d'affaires* en l'absence du titulaire.

Le 9 juin 1824, il fut nommé premier secrétaire d'ambassade et *chargé d'affaires* à Berne, et le 9 août suivant le roi le nommait chevalier de la Légion d'honneur.

Son séjour à Naples fut peut-être le point le plus brillant de sa vie publique. Il retrouvait dans cette cour comme un écho de la cour de France. C'était Paris transplanté sous un plus beau ciel, au milieu d'un paysage enchanteur, aussi noble, aussi élégant, mais plus poétique et plus riche en souvenirs.

Dans ce temps heureux de calme et de prospérité, les exigences devenues moins impérieuses de la diplomatie lui laissaient des loisirs. Il sut les faire tourner au profit de la science et des lettres.

Le roi de Naples chargea plusieurs fois le vicomte de Lapasse de présider aux fouilles exécutées à Pompeï. Il eut le bonheur de retrouver sous les cendres vomies par le volcan, des maisons entières avec leurs meubles, leurs ustensiles de ménage, des bijoux précieux, et il fut l'un des heureux savants qui contribuèrent à enrichir le célèbre musée *de' Studi*, cette collection unique au monde, si stupidement pillée dans ces derniers temps par les invasions italiennes. Notre confrère préludait ainsi, sur cette terre classique, à ces études de l'antiquité, qui devaient, quelques années plus tard, lui donner le droit de venir s'asseoir, au sein de cette compagnie savante, à côté des fondateurs de la Société archéologique du midi de la France.

Aux souvenirs scientifiques rapportés de ces pacifiques expéditions, M. de Lapasse joignait d'autres souvenirs plus intimes, finement recueillis, fidèlement conservés. Il tirait de ce fonds charmant ces anecdotes aimables qu'il racontait si bien et où se reflétaient, avec la connaissance des hommes, la fréquentation des premiers salons de l'Europe.

Vous vous rappelez, Messieurs, avec quel charme il nous redisait, un jour, une histoire de sa vie de savant à Naples.

Après avoir entièrement déblayé une maison antique retrouvée intacte à Pompeï, avec ses cours, ses galeries, ses grandes salles, ses cuisines et leurs dépendances, il organisa une petite fête que nous appellerions aujourd'hui *archéologique*.

Les *officinæ* étaient encore garnies de tout l'attirail culinaire des anciens Romains; le *triclinium* avait conservé ses tables et ses trois lits.

Notre jeune diplomate pensa qu'il serait piquant de transformer un jour du dix-neuvième siècle en un jour du temps d'Auguste. La chose lui paraissait d'autant plus aisée, qu'il ne s'agissait que de rappeler des hom-

mes vivants dans cette maison latine ressuscitée tout à coup avec sa physiologie primitive après une mort de dix-huit siècles.

Le monde savant, la cour et l'aristocratie napolitaines furent invités. On s'y rendit en costume romain ; les hommes transformés en *togati*, les dames en *matronæ*. Ce jour-là tout se fit à la romaine. La *cœna* fut ordonnée à la romaine ; les *servi*, revêtus du costume romain des gens de leur condition, s'acquittaient de leurs fonctions, à la romaine, avec une gravité plaisante.

Pour pousser l'illusion jusqu'au bout, on voulut même substituer pour quelques moments, à la langue de *Metastasio* et de *Silvio Pellico*, la langue de Virgile et de Cicéron.

Le succès fut complet. On comprend quelles durent être les jouissances intellectuelles de M. de Lapasse au milieu de cette transformation éclosée d'un noble caprice d'érudit.

Ce fut une des plus heureuses diversions apportées aux tristesses de son veuvage.

M. de Lapasse avait épousé, le 11 juin 1826, M<sup>lle</sup> Blanche de Lagarde (1), qui mourut, après deux années seulement de la plus douce union, en donnant le jour à une fille qui devint M<sup>me</sup> la marquise de La Bourdonnaye. La minute de bonheur intime accordée au jeune vicomte fut bien courte. Il n'y a pas de proportion sur la terre entre la joie et la douleur.

Ce premier deuil jeté tout à coup sur cette jeune et brillante existence, étendit ses voiles sombres sur tous les jours qui suivirent.

M. de Lapasse appartenait à cette forte race d'hommes qui ne connaissent, dans le domaine de l'esprit, qu'une conviction : celle de la vérité et du devoir, et dans le domaine du cœur, qu'un seul amour.

Cette douloureuse tombe une fois fermée sur des restes si chers, il ne sut plus chercher ailleurs une diversion impossible.

Ces hommes-là n'oublient pas.

Quelque chose survivait à cette noble et douce compagne, uniquement aimée : c'était sa fille.

(1) Elle était fille du marquis de Lagarde et l'une des plus riches héritières du Midi : elle apportait en dot cent mille livres de rente. Le mariage fut célébré à Paris, et le roi signa au contrat.

Un berceau ne peut faire oublier une tombe ; mais , du moins , il peut en voiler les tristes aspects et tempérer par quelque sourire les amertumes du souvenir.

M. de Lapasse s'assit , triste , mais non découragé , auprès de ce berceau , qui désormais devait réunir toutes les tendres sollicitudes du père au culte pieux de l'époux.

A ce deuil de famille se joignit bientôt , pour M. de Lapasse , un nouveau sujet de douleur. La révolution de 1830 éclata pendant qu'il était encore à Naples , où le comte de Laferronnaye l'avait accrédité en qualité de chargé d'affaires auprès du gouvernement napolitain. Sa santé , gravement atteinte par la mort de M<sup>me</sup> la vicomtesse de Lapasse , lui avait rendu nécessaire le doux climat d'Italie.

L'événement politique de 1830 , qu'il n'avait pas prévu , renversait tous ses plans. Le gouvernement de Juillet ne pouvait réaliser , dans sa pensée , cet avenir de prospérité et de grandeur qu'il avait rêvé pour la France , ni ébranler ce dévouement chevaleresque qu'il avait voué à la branche aînée dont on avait usurpé les droits. Il resta pourtant à Naples , où son devoir l'attachait encore. Ce ne fut qu'en 1831 , après avoir sauvé sa dignité , en refusant de s'associer à la politique nouvelle , qu'il rentra dans la vie privée.

Une nature moins ardente et moins passionnée que la sienne pour les intérêts de son pays se fut dès lors ensevelie dans un repos sans gloire ; lui n'a jamais connu que l'action. Royaliste et légitimiste quand même , il veut servir toujours la cause du roi légitime. Les victorieux de la veille peuvent être les vaincus du lendemain. La fidélité du dévouement et l'énergie des convictions ont une puissance d'entraînement qui peut quelquefois changer la face des affaires. Il ne s'agissait plus de porter la lumière dans le conseil des souverains , c'était les masses égarées et séduites qu'il fallait éclairer.

Ce fut dans ces pensées que M. de Lapasse , aidé de quelques amis , comme lui hommes de cœur et de talent , fonda , dans la capitale , *Le Rénovateur*. Dans ces temps de luttes où , au nom de la liberté , tant de libertés furent sacrifiées , il restait au moins la liberté d'exprimer sa pensée. M. de Lapasse en usa pour le service d'une cause qu'il n'a jamais cru perdue. Qu'eût-il fait de ses talents et de cette activité dévorante

qu'il a conservée jusqu'à sa dernière heure ? Il n'était pas homme à reculer devant le sacrifice de son repos et, chose qu'on appréciera surtout de nos jours, où souvent le dévouement s'achète, ni devant le sacrifice de sa fortune.

L'ardeur du combat ne lui fit jamais oublier les lois de l'urbanité la plus exquise. Il était gentilhomme sur le champ des discussions politiques comme il l'était sur le terrain de l'honneur. Il sut conserver des amis dans les camps les plus opposés, parce qu'il sut les combattre sans les blesser.

Est-ce donc par découragement et par lassitude qu'il abandonna tout à coup cette arène où la gloire et le succès sont loin d'être toujours la récompense du labeur ? Je ne veux pas rechercher les causes qui le portèrent à se retirer du journalisme. Il me suffit de constater qu'après avoir été reçu membre de la Société archéologique du midi de la France, le 9 août 1834, une large part de son existence, plus calme et plus recueillie, fut consacrée aux études scientifiques et au culte des lettres.

La médecine avait, pour M. de Lapasse, des attraits tout particuliers. Il se livra à cette étude avec ardeur et y obtint bientôt des succès éclatants. *Les Considérations sur la durée de la vie humaine et les moyens de la prolonger*, qu'il fit paraître en 1843, est peut-être moins le fruit de ses études que de ses observations personnelles. Il ne m'appartient pas de juger le fonds de ce livre ; la forme en est exquise. Je l'ai lu avec délices, peut-être parce que je ne suis pas médecin, mais, à coup sûr, parce qu'il est bien fait. La science s'y dépouille de ses allures pédantes pour s'y revêtir de grâce et de poésie. Cet ouvrage fut l'ainé d'un autre publié, quelques années après, sur le même sujet, par M. Flourens.

L'exercice de la médecine ne fut, pour M. de Lapasse, qu'une occasion de laisser à sa charité un cours plus libre et plus fécond.

Les malades pauvres étaient l'objet à peu près exclusif de ses soins assidus. Il ne leur donnait pas seulement ses conseils : il leur fournissait aussi les remèdes, le bouillon, souvent des sommes assez considérables d'argent, afin qu'ils pussent se procurer une nourriture plus saine et mieux appropriée à leur état.

On connaissait peu dans le monde ses pieuses libéralités, mais les pauvres les savaient bien. Dieu les comptait, et je le remercie, pour ma

part, d'avoir eu l'honneur, plus d'une fois, d'en être le ministre et le dispensateur.

D'ailleurs, par ses ouvrages de médecine, M. de Lapasse défendait mieux la philosophie spiritualiste et chrétienne que par ses articles de l'*Echo français* et de la *Quotidienne*.

Les prescriptions thérapeutiques les plus savantes lui paraissaient moins propres à la conservation de la vie humaine que cette hygiène morale qui consiste dans le développement incessant de nos facultés : « Le mouvement de l'esprit et la jeunesse du cœur (1) » seront encore, et malgré l'or potable, le meilleur élixir de longue vie.

J'ai hâte, Messieurs, d'arriver à cette période trop courte de la vie de M. de Lapasse où il vous appartient à peu près tout entier. Bien qu'il comptât, depuis 1834, parmi les membres de notre Compagnie, les préoccupations d'une vie dévorée par tant de luttes et d'études si diverses, l'empêchèrent, sans doute, de prendre une part active à vos travaux. Il vous réservait pour plus tard les fruits de son expérience et de son érudition archéologique.

Vous connaissez comme moi les nombreux travaux qu'il a publiés dans nos mémoires. J'ai eu d'abord la pensée d'indiquer les plus importants ; en les parcourant, j'ai vu qu'il me faudrait les citer tous.

Il n'était étranger à aucune des questions qui se traitaient parmi nous ; il ne s'est pas fait ici une seule lecture qui ne lui ait fourni l'occasion de présenter quelques observations piquantes, toujours pleines d'à-propos et de choses utiles.

Il nous disait un jour avec cette allure de franche bonhomie que vous lui connaissiez : « Il y a eu une époque de ma vie où je lisais tout. J'ai beaucoup, beaucoup lu, » et il ajoutait : « mais j'ai beaucoup oublié. »

L'on ne s'en apercevait guère, tant ses connaissances étaient sûres et variées.

Nous attendions toujours avec impatience son tour de lecture, parce que nous étions certains qu'il nous apporterait quelque sujet utile et inattendu.

Vous vous rappelez, Messieurs, son esprit de conciliation et de douceur.

(1) M. de Voisins-Lavernière, *Réponse au remerciement de M. de Lapasse*.

Il aimait beaucoup les *moyens-termes*, comme il disait. Dans les discussions qui n'avaient pas pour sujet exclusif les questions scientifiques, il laissait ordinairement parler ses confrères. Puis il prenait la parole, résumait les opinions émises et, faisant appel à son *moyen-terme*, il réussissait presque toujours à concilier les dissidents, emportés, peut-être, par la chaleur de la controverse au delà des limites qu'ils avaient prévues.

Ce furent toutes ses qualités réunies qui le désignèrent tout naturellement à vos suffrages, pour remplacer M. Du Mège, dans sa charge de secrétaire général de la Société.

M. de Lapasse fut, en effet, élevé à cette dignité le 15 janvier 1865.

L'honneur qu'il recevait fut pour lui comme un nouveau stimulant. Il faisait face à tout, et si sa vue, un peu affaiblie, ne lui permettait pas de tenir le plumitif de nos séances, il n'abandonnait qu'à regret la rédaction de ces charmants comptes rendus de nos travaux que la Société a l'habitude de publier dans les journaux. On lui pardonnait volontiers de s'écarter un peu de cette forme académique, toujours technique et précise, consacrée par l'usage, en faveur de ce vernis plein de grâce qu'il savait y répandre. On y sentait le savant voilé du gentilhomme. Si ses résumés étaient moins concis, ils n'en étaient que plus aimables et on ne les lisait que mieux.

En 1864, il représenta la Société archéologique à la Sorbonne.

Vous n'avez pas oublié, Messieurs, l'impression que fit, sur cet auditoire d'élite, son remarquable mémoire où il rendait compte des travaux récents de notre Compagnie. Outre l'honneur d'être imprimé en entier dans le recueil des principaux mémoires lus aux séances de la Sorbonne, le travail de M. de Lapasse nous valut des encouragements efficaces accordés par Son Exc. M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes.

En quittant Paris, M. de Lapasse se rendit en Bretagne, où il était curieux de visiter les récentes découvertes dues aux intelligentes investigations des membres de la Société des antiquaires du Morbihan.

Il vit les nombreux débris d'antiquités celtiques exhumés dans les environs de Karnac. Une inscription trouvée à Tumiac sous un tumulus fixa particulièrement son attention. Cette inscription, gravée en creux, est formée de caractères inconnus qui ont quelques rapports avec l'écriture *cunéiforme*. M. de Lapasse, qui n'oubliait jamais les intérêts de notre

compagnie, en obtint aisément un *fac-simile*, qu'il fut tout heureux, à son retour, de joindre à nos collections.

L'un de ses rêves qu'il caressait avec le plus d'amour, était de réunir assez de monuments de ce genre pour ajouter à notre riche Musée une salle d'antiquités celtiques.

L'activité intellectuelle de M. de Lapasse semblait grandir avec les années. Il travaillait sans cesse. Le travail allait bien à ses habitudes et à ses goûts. Entouré d'amis et d'une société d'hommes instruits, sa vie s'écoulait douce et variée, sans lui laisser le loisir de compter les heures et de s'apercevoir de la marche incessante du temps.

Qui eût pu lui prédire que, dans ce cercle heureux où se mouvait sa facile existence, de nouveaux malheurs, plus grands que ceux qu'il avait éprouvés, l'attendaient ?

Je me rappelle ce jour lugubre où, étant allé faire ma visite ordinaire à ce cher confrère, je le trouvai seul dans son cabinet, assis dans son grand fauteuil, enveloppé de sa robe de chambre, morne, muet, la tête penchée sur sa poitrine. Je m'avance vers lui, agité par je ne sais quelle crainte secrète ; je le salue, et lui, ordinairement si empressé pour ses amis, ne me regarde pas. Je lui demande s'il est malade, il ne me répond pas. Du geste, il me désigne un fauteuil ; je lui demande encore s'il est malade, il me répond par ces mots foudroyants : « J'ai perdu ma fille. » Je ne répondis pas, mais je serrai avec effusion la main qu'il me tendait. Il comprit que je respectais sa douleur et que je la partageais.

Cet homme ne pleurait pas. La douleur avait brûlé ses larmes. J'étais brisé. Quelques instants après il m'apprit, en deux mots, que M<sup>me</sup> la marquise de La Bourdonnaye était morte l'avant-veille, dans deux heures.

Il ne dut qu'à l'énergie naturelle de sa grande âme et à sa foi de chrétien, de supporter sans faiblesse un si terrible coup.

Il entra dans les destinées de cette nature tendre et forte d'épuiser jusqu'à la lie le calice de la douleur.

M. de Lapasse a été l'un des types les plus parfaits de l'amour filial. Nous savons tous de quel culte pieux il a toujours entouré sa mère chérie.

Qu'il était beau, ce vieillard, lorsque, recevant ses amis, il les conduisait auprès de sa mère en leur disant : « Vous allez bien saluer un peu ma mère ? » On y allait, et il rayonnait de bonheur. Sa mère était pour M. de

Lapasse plus que l'objet d'un culte de tendresse : il en était fier. C'était, du reste, le dernier lien qui le rattachât au foyer où tant d'illusions heureuses s'étaient évanouies en lui brisant le cœur.

Hélas ! à l'âge où ils étaient arrivés tous deux, ce lien était devenu bien fragile. Il suffisait d'un souffle pour le rompre.

M. de Lapasse avait déjà essayé bien des orages ; un dernier coup de foudre éclata sur sa tête et lui enleva sa pauvre mère si aimée. M<sup>me</sup> de Lapasse mourut presque centenaire.

Son fils avait, à cette époque, soixante et douze ans.

Quel vide désormais autour de lui !

« Me voilà bien seul, » me disait-il un jour, « mais je n'y veux pas penser ! Je veux, autant que mes forces me le permettront, demander à la science les seules distractions qui me puissent convenir. »

Jamais peut-être la force de son caractère n'éclata plus visiblement qu'après cette série de catastrophes. Vous le vîtes toujours sur la brèche. A la Société d'agriculture, il était de toutes les commissions dont, le plus souvent, il était le rapporteur. On put admirer une fois de plus la variété de ses connaissances et l'élégante souplesse de sa plume.

Presqu'au même temps, le suffrage de ses compatriotes l'invitait à prendre part aux affaires de la cité. En acceptant la charge de conseiller municipal, M. de Lapasse voulut prouver qu'il savait allier au souvenir d'un passé sur lequel reposaient ses convictions les plus inébranlables, ses plus légitimes aspirations vers un avenir social plus prospère. Il ne comprenait pas qu'on pût s'ensevelir dans le culte stationnaire d'une tradition, si noble et si respectable fût-elle, sans songer au progrès incessant d'une société qui se développe et se transforme. En un mot, M. de Lapasse n'avait pas son regard toujours tourné en arrière ; il regardait surtout en avant. Il eût volontiers servi de trait d'union entre les grandeurs passées de son pays et ses futures splendeurs.

Son ardeur pour le bien public lui faisait accepter toutes les charges, et il menait tout à bien sans empressement et sans ostentation, mais avec une dignité calme et soutenue.

Un autre appel plus flatteur, depuis longtemps attendu, vint enfin le placer, parmi les mainteneurs de l'académie des jeux Floraux, sur le fauteuil laissé vacant par la mort de M. Pagès.

« L'honneur qui vient couronner mes cheveux blancs, » disait-il dans son *Remerciment*, « est le comble de l'ambition d'un vieux Toulousain ! »  
» En remontant à mes plus lointains souvenirs, je me rappelle les pures  
» émotions de la jeunesse, alors que, dans le naïf enthousiasme de la  
» gloire littéraire, je venais, avec mes condisciples des écoles, assister à  
» ces fêtes du 3 mai, où l'académie, incertaine entre les beaux vers de  
» Soumet et les touchantes élégies de Millevoye, épuisait, pour les récompenser, le trésor des fleurs de Clémence Isaure. Avec quelle sympathie  
» nous applaudissions au lauréat; avec quelle déférence nous écoutions  
» les académiciens, qui distribuaient ces fleurs resplendissantes, qui prononçaient ces belles harangues, où notre zèle était stimulé par l'émulation, où le culte des lettres était proclamé comme un bienfait réparateur  
» des désastres révolutionnaires! Nous aimions ces vieillards échappés  
» eux-mêmes aux orages qui avaient bouleversé la France, et dont le costume, le langage et les manières rappelaient un autre siècle. Nous n'étions séparés de ce siècle que par un petit nombre d'années; mais déjà  
» il nous semblait relégué dans la période des temps légendaires. L'idée  
» de venir un jour siéger parmi les oracles du goût, ces dispensateurs de  
» la Renommée, nous apparaissait dans un avenir vague et lointain,  
» comme la plus haute récompense d'une vie bien remplie.

» Ces émotions du jeune âge se réveillent quand on revient se reposer, sur le sol natal, des mécomptes de la politique et des fatigues d'une longue carrière. En m'appelant aujourd'hui dans son sein, l'académie a comblé des vœux qui dataient de loin. Elle m'a rapproché, par les souvenirs, de mes débuts dans la vie : c'est une sorte de rajeunissement plus efficace que les élixirs des alchimistes. »

Vous me pardonnerez, Messieurs, d'avoir rappelé cette belle page, la dernière échappée à la plume académique de notre noble confrère.

Ne nous plaignons pas de n'avoir pas eu sa dernière parole; nous avons eu sa dernière pensée. En quittant Toulouse pour ne plus la revoir, il priait la Commission chargée d'exécuter des fouilles pendant les vacances, d'attendre son retour; il tenait à y assister. Il devait nous être rendu dans le courant du mois de septembre.

Hélas! la Commission a attendu !!!...

Quel coup foudroyant, messieurs, que cette nouvelle apportée par les

journaux : « M. le vicomte de Lapasse vient de mourir au château de Lus-sac! » Cela nous paraissait impossible, tant nous l'avions vu naguère plein de vigueur et de santé! Tant nous avons besoin de nous faire illusion sur cette triste réalité!

Qu'est-ce donc que la vie de l'homme, sinon un flot qui s'écoule, une fumée qui s'envole? Seul, le souvenir de ses vertus lui survit.

Celles qui ont embelli la vie et consolé la mort de M. de Lapasse perpétueront sa mémoire et la feront bénir.

Laissez-moi, Messieurs, en finissant, céder la parole à une voix qui lui fut chère.

M. Louis de Montesquieu, notre confrère et son neveu, qui a reçu les derniers battements de son grand et noble cœur, m'écrivait à la date du 7 novembre dernier :

« Les derniers moments de mon excellent oncle ont été exemplaires ;  
» sa mort a été belle comme sa vie. Quand il sut que son état était sans  
» ressources, il voulut aussitôt régler les affaires de sa conscience, et le  
» bon curé de notre paroisse l'assista dans ses derniers moments. Il passa  
» la journée du vendredi, 4 octobre, en conversation intime avec son  
» confesseur. Le samedi matin, il reçut la communion, le samedi soir  
» l'extrême-onction. Le calme et la résignation ne l'ont pas abandonné un  
» seul instant. Ses forces allaient toujours s'affaiblissant, et cependant il  
» s'informait des nouvelles politiques apportées par les journaux, et sur-  
» tout des affaires de Rome. Nous lui lisions le journal, mon père et moi,  
» et, malgré la gravité de son état, il voulait raisonner encore sur les  
» événements. Nous lui avons lu le journal lundi soir à six heures, et c'est  
» à neuf heures qu'il a tout doucement rendu son âme à Dieu, comme  
» s'il se fût endormi.

« Voilà, Monsieur, un peu à la hâte, les détails bien consolants de la  
» fin si chrétienne de M. de Lapasse. Il ne pouvait pas en être autrement :  
» les hommes de ce caractère savent envisager la mort sans appréhension  
» et sans crainte, parce que leur vie ne peut leur laisser ni épouvante ni  
» remords. »

L'ABBÉ M. B. CARRIÈRE,  
Secrétaire adjoint.



# APFARRE

## TESTAMENT DU COLONEL ESPINASSE

### PIÈCES JUSTIFICATIVES

Correspondance relative à la famille de M<sup>rs</sup> Espinasse. Il paraît

à la fois et à M<sup>rs</sup> Morel, son premier mari, et à son second

confesseur. Le second mari, il se peut le reconnaître, est

le même que celui qui est mentionné dans le testament.

Attestation de M<sup>rs</sup> Morel, et de M<sup>rs</sup> Espinasse, sur le contenu

du testament. Les deux parties ont signé et ont écrit de leur

main, et ont apposé leurs signatures et leurs sceaux.

et M<sup>rs</sup> Morel, après la lecture de son testament, a déclaré

qu'il n'avait rien de secret, et qu'il n'avait rien de caché.

me concernant, et qu'il n'avait rien de secret, et qu'il n'avait

rien de secret, et qu'il n'avait rien de caché.

plus de secret, et qu'il n'avait rien de caché.

souffrir de rien de secret, et qu'il n'avait rien de caché.

testament, et qu'il n'avait rien de secret, et qu'il n'avait

rien de secret, et qu'il n'avait rien de caché.

rien de secret, et qu'il n'avait rien de caché.

On ne pouvait que lui reprocher trop de modestie et de

timidité de lui cacher tout le contenu de son testament.

capable de rendre son testament, son père et mère, et ses

